

**MENSUEL**  
**SOP**  
**SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE**

Supplément au SOP n° 237, avril 1999

**LA CRÉATION DE LA PREMIÈRE PAROISSE  
ORTHODOXE DE LANGUE FRANÇAISE**

**(fin 1928 - début 1929)**

Communication présentée par Elisabeth BEHR-SIGEL  
à la séance organisée par la Fraternité orthodoxe  
de la région parisienne à l'occasion de la célébration  
du dimanche de l'Orthodoxie

(Paris, Institut Saint-Serge, 28 février 1999)

Service orthodoxe  
de presse et d'information  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. 01 43 33 52 48  
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :  
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 237.B

## LA CRÉATION DE LA PREMIÈRE PAROISSE ORTHODOXE DE LANGUE FRANÇAISE

### Un événement spirituel

Il y a 70 ans, fin 1928 – début 1929, naissait à Paris la première paroisse orthodoxe de langue française. Je dis “naissait” et non “était fondée”. La décision de cette fondation avait, en effet, été prise un an plus tôt, en novembre 1927, au cours d'une réunion semi-officielle tenue à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge. Dans un milieu restreint mais enthousiaste l'idée était en l'air depuis des mois. Mais elle ne prit vraiment corps qu'à partir de célébrations régulières, inaugurées en janvier 1929, de la liturgie selon saint Jean Chrysostome en langue française par une poignée de “garçons russes” – mais il y avait aussi parmi eux quelques filles – rassemblés autour d'un hiéromoine français : le père Lev Gillet .

A l'époque, la naissance de cette modeste paroisse passa presque inaperçue. A l'origine, elle ne comptait guère plus de 20 ou 30 fidèles, plus tard, peut-être, une centaine. Au niveau spirituel, il s'agissait pourtant d'un événement important : la prise de conscience – fut-elle encore confuse, mêlée de rêveries romantiques, par quelques jeunes Russes du sens divin du destin qui les avait jetés sur une terre étrangère. Se tirant hors du ghetto culturel où l'émigration russe a tendance à s'enfermer. Le Seigneur les appelle à être en Occident et particulièrement en France, vieux pays chrétien, les témoins de l'orthodoxie : d'une orthodoxie résolument universelle comprise comme plénitude *catholique*, une dans la diversité des personnes et des cultures.

C'est dans cette perspective, envisagée dans sa signification pour l'Eglise universelle – l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique en laquelle nous confessons croire selon le symbole de Nicée-Constantinople, que je vous invite à commémorer ce modeste événement du passé : un passé qu'il s'agit d'assumer avec ses lumières et ses ombres, ses richesses et ses déficiences, pour le dépasser et aller courageusement de l'avant.

### Le contexte historique

Pour mesurer l'audace de ce projet de création d'une paroisse orthodoxe française, il faut le situer dans son contexte historique : l'émigration russe en France dans l'entre-deux-guerres, les décennies 1920-1930. Pour des raisons à la fois politiques, économiques et culturelles, la France constitue l'un des principaux pays d'accueil de l'émigration consécutive à la révolution russe de 1917 et la déroute des armées blanches contre-révolutionnaires. A la même époque, elle accueille aussi des milliers de Grecs chassés d'Asie Mineure. Mais l'histoire de cette immigration grecque sera différente de celle de l'immigration russe. Il faudra l'évoquer une autre fois.

Après avoir d'abord afflué vers la Côte d'Azur chère aux anciennes classes dirigeantes, les Russes en quête de travail pour survivre, se dirigent vers les régions industrielles de la France et notamment vers la région parisienne dont les ressources culturelles attirent les intellectuels et les artistes. Après Prague, première destination des

intellectuels expulsés de Russie sur l'ordre de Lénine, surclassant progressivement Belgrade et Berlin, Paris devient, au cours des années 1920-1930, la capitale spirituelle d'un peuple sans terre.

Nommé par le patriarche de Moscou Tikhon – l'élu du concile pan-russe réformateur de 1917 –, le métropolite Euloge s'installe à Paris. De l'ancienne église d'ambassade Saint-Alexandre-de-la-Néva, il fait sa cathédrale. L'émigration russe connaît une vie religieuse intense. Pour les émigrés – orthodoxes en leur immense majorité – l'Eglise est ce qui subsiste du monde ancien qui s'est écroulé, ce qui a résisté à cet écroulement. Parfois instrumentalisée en vue de desseins politiques, elle est pour eux surtout la source où l'on vient puiser les forces nécessaires pour affronter des conditions de vie très difficiles, et préserver l'identité spirituelle profonde. Grâce au dévouement des fidèles, de nouveaux lieux de culte s'ouvrent dans différents quartiers de Paris et dans la banlieue. La liturgie, cela va de soi, y est célébrée en slavon, langue du culte belle, familière et aimée, même si elle n'est pas toujours intégralement comprise par tous. A l'église on aime à se sentir entre soi, solidaires dans la fidélité à la Tradition. Avec ces tendances au repli identitaire contraste cependant l'ouverture au dialogue œcuménique naissant des penseurs religieux les plus prestigieux de l'émigration russe.

En 1925, l'Institut de théologie Saint-Serge, première et unique école de théologie orthodoxe en Europe occidentale, ouvre ses portes. L'achat des locaux a bénéficié d'une importante aide œcuménique, venue essentiellement des milieux protestants et anglicans. Sa fondation attire à Paris une pléiade d'éminents théologiens russes, souvent des intellectuels d'avant-garde comme le père Serge Boulgakov, marxiste revenu à l'Eglise de son baptême dans le sillage de la renaissance religieuse russe du début du XXème siècle, dont il fut une des figures de proue. C'est à Paris que le père Serge connaîtra la période la plus créative de sa vie. Enraciné dans le tuf de la foi orthodoxe, il est en même temps un théologien sensible à la grande aspiration à la restauration de l'unité chrétienne, qui marquera le XXe siècle. En 1927, ensemble avec le métropolite Germain de Thyateire, délégué du patriarcat œcuménique de Constantinople, il représente la théologie orthodoxe à la première assemblée de Foi et Constitution, qui pose les fondements du futur Conseil œcuménique des Eglises.

Autour de l'Institut Saint-Serge, certains en désaccord avec les tendances qui prédominent, fleurissent divers cercles de recherche philosophique et théologique, telle la Société de philosophie religieuse, animée par le philosophe Nicolas Berdiaev. Comme Boulgakov, mais parlant le français bien mieux que ce dernier, Berdiaev allie un profond attachement à l'Eglise orthodoxe russe, à l'ouverture au dialogue avec les chrétiens d'autres confessions. Proche du philosophe catholique Jacques Maritain, sans adhérer au thomisme de ce dernier, il participe aussi à la fondation par Emmanuel Mounier de la revue *Esprit*, organe du personnalisme chrétien. Parmi ces grands intellectuels émigrés russes de culture européenne, il faut nommer aussi le père Basile Zenkovsky, l'historien Georges Fedotov, Léon Zander, disciple du père Serge, en Allemagne S.L. Frank, juif converti au christianisme orthodoxe, enfin quelques femmes, telles Myrrha Lot-Borodine et la mère Marie Skobtsov. A côté de ces aînés émerge une nouvelle génération intellectuelle parfois très critique à l'égard des "pères" qui furent pourtant ses maîtres à penser. L'émigration russe est, en effet, irriguée par différents mouvements de jeunesse. Le plus important à la fois par le nombre de ses membres et son rayonnement spirituel est le *Dvijenie*, en français : Mouvement ou Action chrétienne des étudiants russes (ACER). Son projet est d'"ecclésiifier la vie". A l'opposé d'un ritualisme mort ou d'un compartimentage de la religion il s'agit de laisser la lumière du Christ éclairer et transfigurer la totalité de l'existence, la totalité de la culture humaine. L'ACER considère

que l'une de ses tâches prioritaires est la transmission des trésors spirituels de la tradition chrétienne russe. En même temps, affiliée à la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants (FUACE), mouvement d'origine protestante et fer de lance de l'œcuménisme naissant, elle favorise les contacts entre jeunes orthodoxes russes et jeunes chrétiens occidentaux.<sup>1</sup>

La confrérie Saint-Photius constitue un réseau beaucoup plus fermé, à la limite ésotérique. Ses jeunes fondateurs la rêvent organisée sur le modèle d'un ordre de chevalerie du Moyen Age. On en devient membre au cours d'une cérémonie qui ressemble à un adoubement. L'invocation du patronage du patriarche de Constantinople, adversaire résolu au 9e siècle de l'introduction par les Latins du *Filioque* dans le symbole de foi œcuménique, constitue en soi une déclaration d'intention et un programme. Les jeunes Russes rassemblés sous la bannière de saint Photius se veulent chevaliers d'une orthodoxie pure et dure. Paradoxalement, ces jeunes intégristes proclament cependant leur grand amour de l'Occident. Dans l'inquiétude et le dynamisme de ce dernier, ils croient discerner comme une quête secrète du Graal : quête d'une plénitude spirituelle perdue que comblerait l'orthodoxie retrouvée. Il convient donc de lui faire découvrir ou plutôt redécouvrir celle-ci non comme une religion étrangère, exotique, mais comme le trésor caché dans son propre champ. C'est dans cette perspective que la Confrérie propose une exploration fervente des traditions les plus anciennes de la France très chrétienne de jadis où l'Orient et l'Occident n'étaient pas encore séparés. Le but visé est la renaissance de l'orthodoxie occidentale et, au-delà, la restauration de l'unité ecclésiale. En vue de cette fin, la fondation d'une paroisse orthodoxe d'expression française constitue une première étape : un projet dans lequel les membres de la Confrérie s'investissent passionnément.

Le leader charismatique de la Confrérie est le jeune Eugraph Kovalevsky, secondé par son frère Maxime, mathématicien et musicien de grand talent. Nés à Saint-Pétersbourg, mais originaires d'une famille de la noblesse terrienne ukrainienne, les frères Kovalevsky sont représentatifs d'une élite russe de culture européenne qui entretient des liens privilégiés avec la France. Adolescent précoce, d'une piété profonde, Eugraph a vécu la catastrophe de la révolution et de l'exil comme un jugement de Dieu. En 1920, traversant Istanbul pour se rendre en France, il glisse sous la porte de l'église d'ambassade russe, griffonné sur une feuille de papier son credo personnel déchiffré dans les signes du temps : "La révolution est permise par Dieu en vue de la purification de l'Eglise et l'éclatement universel de l'orthodoxie". Telle est l'intuition qui orientera définitivement son destin. En 1925, avec ses frères, Maxime et Pierre, et quelques amis, il fonde la Confrérie Saint-Photius à laquelle il imprimera sa marque. Il y attire Vladimir Lossky, fils d'un philosophe russe connu. Comme Maxime et Eugraph, Vladimir Lossky est attiré par le Moyen Age occidental. Le futur initiateur du renouveau néopatristique au sein de la théologie orthodoxe prépare une thèse de doctorat sur le grand mystique médiéval allemand Maître Eckhart.

En la même année 1925 Eugraph Kovalevsky entre comme étudiant à l'Institut de théologie Saint-Serge. Il y fait la connaissance de Paul Evdokimov de quelques années son aîné, comme lui étudiant en théologie. Ses deux jeunes hommes sont de tempéraments très différents. Ils ne se comprendront jamais bien. Cependant une

---

<sup>1</sup> Nicolas Zernov, un de ses membres les plus actifs, devient ainsi à la suite de ses rencontres avec des étudiants anglicans, le fondateur en Grande-Bretagne du *Fellowship of St-Alban and St-Sergius*, pont jeté entre l'Orient et l'Occident chrétiens.

vocation commune de témoignage de l'orthodoxie en Occident les rapproche. Secrétaire de l'ACER, Evdokimov est en contact avec les leaders de la "Fédé" (la FUACE), mouvement de jeunesse d'origine protestante mais qui se veut œcuménique. En 1927, il épouse Natacha Brunel, une jeune protestante du Midi de la France qui, sous son influence, s'unit à l'Eglise orthodoxe. C'est dans la perspective du dialogue œcuménique dont elle pourrait être le lieu et sans doute en songeant aux enfants qui vont naître de son mariage qu'il s'intéresse à la fondation encouragée par la confrérie Saint-Photius d'une paroisse orthodoxe francophone, un projet auquel les deux étudiants parviennent à gagner plusieurs de leurs professeurs : le père Serge Boulgakov et le disciple de ce dernier le professeur Léon Zander.

D'abord hésitant, le métropolite Euloge finit lui aussi par s'y rallier, probablement sous l'influence de Eugraph Kovalevsky dont le père est un de ses proches conseillers. Se rendant compte que certains enfants nés dans l'émigration, en particulier ceux issus de couples mixtes, ne comprennent plus le russe, il estime que des célébrations liturgiques en langue française permettraient de préserver la foi orthodoxe chez ces jeunes Russes "dénationalisés".<sup>2</sup> Le projet de paroisse française se situe ainsi au confluent de préoccupations diverses : pastorales, ecclésiologiques et œcuméniques au sens le plus large.

Courant novembre 1927, une première célébration liturgique en français a lieu en l'église de l'Institut Saint-Serge. Un conseil paroissial est élu. Mais l'événement ne connaîtra point de lendemain. Le père Alexandre Deubner auquel le métropolite Euloge a cru pouvoir confier l'organisation de la nouvelle paroisse disparaît mystérieusement. On apprend quelque temps plus tard qu'il s'est rendu à Rome auprès de Mgr d'Herbigny, maître d'œuvre en ces années de l'ambiguë politique vaticane en Russie soviétique. La "trahison" de Deubner semble porter au projet un coup mortel. C'est l'arrivée en juin 1928 du père Lev Gillet sur la scène ecclésiastique orthodoxe parisienne qui le sauve.

## Réalisations

J'ai évoqué ailleurs<sup>3</sup> le destin de ce grand spirituel qui fut aussi un authentique théologien. Signés du pseudonyme "un moine de l'Eglise d'Orient" ses ouvrages de spiritualité ont touché des milliers de lecteurs bien au-delà des limites ecclésiastiques institutionnelles. Aujourd'hui, je dois m'en tenir à quelques indications sommaires.

Issu d'une famille de la bourgeoisie catholique française traditionnelle, le jeune Gillet est attiré par la grande littérature russe : Dostoïevski mais surtout Tolstoï. La démarche kénotique du grand aristocrate allant vers les humbles, fascine le jeune bourgeois. Prisonnier de guerre pendant la Première Guerre mondiale, Louis Gillet est jeté dans un camp de prisonniers russes avec lesquels il fraternise et auprès desquels il perfectionne les connaissances de la langue russe acquises comme étudiant.

Entré après la guerre dans l'ordre des bénédictins, il garde la nostalgie de "l'âme russe". Envoyé à Rome pour y parfaire sa formation théologique, il entre en contact avec les milieux catholiques unionistes qui rêvent d'un ralliement à Rome de l'Eglise russe désormais privée du soutien de l'Etat tsariste et persécutée par le régime communiste.

<sup>2</sup> Métropolite Euloge, *Le chemin de ma vie*, Paris, YMCA-Press, 1947.

<sup>3</sup> Cf. E. Behr-Sigel, *Un moine de l'Église d'Orient*, Paris, Cerf, 1993.

Lui-même, dans la ligne du grand philosophe russe Vladimir Soloviev, aspire à la réconciliation des Églises-sœurs.

Fin 1924, à l'invitation du métropolite André Szepticki, un grand évêque ukrainien qui semble partager ses espoirs, il se rend en Galicie orientale, à Lvov, auprès de ce dernier. C'est entre les mains de l'évêque uniate qu'il accomplit ses vœux monastiques définitifs. Par la suite, devenu conscient des impasses de l'uniatisme catholique, il traverse une crise spirituelle douloureuse au terme de laquelle il prend la décision de s'unir à l'Eglise orthodoxe.

Le choc ultime est la publication, en janvier 1928, par le pape Pie XI, de l'encyclique *Mortalium Animos*. Répondant à la convocation de l'assemblée de Foi et Constitution à Lausanne en juin 1927, cette encyclique condamne le "panchristianisme", terme par lequel l'encyclique désigne le mouvement œcuménique naissant. Quant à l'Eglise orthodoxe, issue du schisme du patriarche Photius, l'encyclique l'appelle à revenir dans le bercail de l'Eglise catholique romaine où le pape l'accueillera avec bienveillance.

A l'attitude papale qui lui semble orgueilleuse et méprisante, Lev Gillet oppose l'ouverture à la grande vision de l'unité chrétienne à restaurer des représentants de l'Eglise orthodoxe. A Lausanne, tout en confessant devant une assemblée essentiellement protestante et anglicane la foi de l'Eglise indivise, le père Serge Boulgakov s'est voulu solidaire de causes qui, en tâtonnant, implorant l'assistance de l'Esprit, explorent les voies de l'unité ecclésiale à restaurer. Cette attitude lui paraît conforme au grand désir exprimé par le Christ à la veille de sa Passion, alors que celle du pape ressort d'une ecclésiologie romaine à laquelle au terme d'un cheminement intérieur de plusieurs années, il ne peut plus adhérer.

A la fois douloureuse et libératrice, sa décision est prise : il demande à être reçu dans la communion de l'Eglise orthodoxe en laquelle il voit l'héritière de *l'Una Sancta* des premiers siècles chrétiens. Son vœu se réalise courant juin 1928. Venu à Paris, reçu à l'Institut Saint-Serge, Lev Gillet est uni à l'Eglise orthodoxe par simple concélébration de la liturgie eucharistique sous la présidence du métropolite Euloge. Le cadre de cette concélébration historique est une humble chapelle orthodoxe de la banlieue parisienne. Le congrès du Mouvement des étudiants chrétiens russes auquel Lev Gillet participe le mois suivant est vécu par lui comme un événement pentecostal, une véritable effusion de l'Esprit Saint dans les larmes et dans la joie. Au cours des offices religieux du congrès, deux jeunes femmes sont reçues par chrismation dans l'Eglise orthodoxe. L'une d'elle est l'épouse de Paul Evdokimov. Ce dernier se trouve parmi les jeunes Russes qui, au cours de ce congrès, accueillent chaleureusement le hiéromoine français.

A la même époque, Lev Gillet fait aussi la connaissance de ce "jeune homme riche" qu'il devine et aime en Eugraph Kovalevsky. Ce dernier le met en relation avec Vladimir Lossky. Le trio s'ouvre à lui du projet avorté de fondation d'une paroisse orthodoxe de langue française pour le sauvetage duquel il implore son aide. Lev Gillet hésite. Hostile à tout prosélytisme ouvert ou hypocrite dont il a fait l'expérience dans le milieu catholique romain qui fut le sien, il est sensible à l'appel à un témoignage orthodoxe en Occident à la fois humble, modeste et ferme, sensible aussi à la générosité de ses nouveaux amis. D'une gangue de rêveries romantiques, il croit être appelé à tirer le trésor de Golconde d'une vision sobre et ecclésiale de l'orthodoxie occidentale dont l'avènement est peut-être inscrit dans les signes des temps.

Courant novembre 1928, répondant sans doute à une suggestion respectueusement formulée de la confrérie Saint-Photius, avec le soutien du père Serge Boulgakov et du professeur Léon Zander, le métropolite Euloge nomme le hiéromoine Lev Gillet recteur de la paroisse française à organiser. Dans l'esprit d'obéissance qui fut toujours le sien, associé à une grande liberté intérieure, ce dernier accepte cette charge. Sa nouvelle communauté est placée sous la protection de sainte Geneviève de Paris dans la lumière du mystère invoqué de la Transfiguration du Christ. En quelques semaines un immense travail est accompli ensemble par le père Lev Gillet et ses jeunes amis : révision indispensable quoique nécessairement sommaire des traductions existantes des textes liturgiques, organisation d'un chœur français, enfin – c'est l'œuvre magistrale de Maxime Kovalevsky dont nous bénéficions encore aujourd'hui – l'adaptation des mélodies slaves aux textes français.

Il faut aussi trouver un lieu de culte. Pour diverses raisons, en partie légitimes, la paroisse de la cathédrale russe de la rue Daru ne croit pas pouvoir l'offrir. Les premières célébrations ont lieu 10, boulevard Montparnasse, au siège de l'ACER. Puis, peut-être grâce aux relations de Paul Evdokimov avec les milieux protestants, la paroisse orthodoxe française est accueillie dans un local dépendant de la paroisse luthérienne de la Sainte-Trinité sise boulevard de la Gare, aujourd'hui boulevard Vincent Auriol, dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement.

Il appartient au nouveau recteur d'expliquer clairement la visée et la signification de la fondation de cette nouvelle entité ecclésiale orthodoxe. Tel est l'objet d'un article signé par lui et publié dans le premier numéro du bulletin paroissial *La Voie*.<sup>4</sup> Je crois qu'il vaut la peine de relire ce texte fondateur : abstraction faite de quelques détails relatifs au contexte historique, ce petit manifeste – première charte d'une orthodoxie occidentale – me semble rester toujours actuel. Soulignant l'ancrage de la nouvelle fondation dans l'authentique ecclésiologie orthodoxe, il est traversé du souffle évangélique qui a marqué toute la vie et toute l'œuvre du "moine de l'Eglise d'Orient". Voici donc ce texte :

"Voici qu'une Eglise orthodoxe de langue française existe à Paris. Pour fixer nos idées – à nous, membres de cette église – et aussi pour couper court à des malentendus possibles et à des rapports tendancieux, il n'est pas inutile de préciser ce que nous sommes et où nous allons.

"Tout d'abord, nous ne sommes pas une création religieuse nouvelle, nous ne sommes pas une "secte". Nous sommes une branche de l'Eglise catholique et apostolique orthodoxe d'Orient, laquelle, par une ligne ininterrompue, remonte aux apôtres du Christ. Nous ne sommes pas un groupe qui se soit détaché d'une des confessions chrétiennes existant en France. Membres à titre individuel de l'Eglise orthodoxe, soit par naissance, soit par adhésion réfléchie, nous avons obtenu d'elle la permission de nous réunir pour former un groupe de caractère local. L'Eglise orthodoxe universelle tient à ce que chacune des "Eglise-sœurs" qui la composent vive sa vie propre, avec sa langue et ses traditions. C'est pourquoi la hiérarchie orthodoxe a encouragé et béni la formation de ce petit groupe ecclésiastique spécial : l'orthodoxie française.

"Notre communauté, à l'origine, se proposait surtout de pourvoir aux besoins spirituels d'un certain nombre de réfugiés russes qui sont devenus français de nationalité et de langue. Il fallait, d'autre part, pourvoir aux besoins spirituels de quelques français qui, par suite

---

<sup>4</sup> Paru en janvier 1929.

d'attaches familiales avec la Russie, soit par suite d'un libre choix, professent la foi orthodoxe. Ainsi s'est constituée notre paroisse. Elle ne rentre pas dans le cadre de l'Eglise russe. Il est vrai que nous sommes actuellement sous la juridiction du métropolite des Eglises orthodoxes russes de l'Europe occidentale ; que nous tenons de lui notre existence canonique. Toutefois, si nous relevons de son Eminence le métropolite Euloge, ce n'est pas en tant qu'il est chef des orthodoxes russes de l'Europe occidentale, mais (conformément aux canons) en tant qu'il est l'évêque le plus proche de notre communauté naissante. Il est possible, il est même normal que l'orthodoxie française, lorsqu'elle aura atteint un certain stade de développement, devienne autonome. Et comme l'orthodoxie n'est pas byzantine ou slave, mais universelle, il appartient aux orthodoxes occidentaux de créer un type d'orthodoxie propre à l'Occident qui, par un retour aux sources traditionnelles locales, pourra sur certains points différer notablement du type oriental.

“Nous sommes orthodoxes. C'est-à-dire que nous professons la foi chrétienne telle qu'elle est exprimée dans les écrits des Apôtres et des Saints Pères, dans les symboles de foi et les canons des conciles œcuméniques, dans toute la tradition ascétique et liturgique de l'ancienne Eglise indivise. A égale distance de l'autoritarisme et de l'individualisme, l'Eglise orthodoxe est à la fois une Eglise de tradition et de liberté. Elle est surtout une Eglise d'amour. Ce n'est ni sur un pouvoir extérieur, ni sur des efforts isolés, mais seulement sur la grâce divine et la charité fraternelle, qu'elle compte pour maintenir unis et pour vivifier les membres du Corps mystique du Christ. Notre effort religieux n'est pas dirigé contre d'autres Eglises chrétiennes. Nous ne faisons pas de prosélytisme. Nous respectons et nous aimons tous nos frères en Christ. Loin de songer à une lutte ou à une concurrence, nous appelons de nos vœux une collaboration, partout où elle sera possible. Nous déplorons que l'unité de la chrétienté ait été brisée et nous prions Dieu de hâter son rétablissement.

“Français de nationalité ou de langue, nous nous sentons liés à l'ancienne tradition “orthodoxe” de la France, à la France “très chrétienne” des siècles où l'Orient et l'Occident n'étaient pas séparés. Saint Irénée (qui fut le trait d'union entre l'Orient et l'Occident), les martyrs de Lyon et de Vienne, saint Denys, saint Martin de Tours, sainte Geneviève : tels sont quelques-uns des grands noms auxquels nous voulons nous rattacher. Mais nous ne nous sentirions étrangers ni à saint Louis ni à Jeanne d'Arc, ni à Pascal. Et tout ce que le cœur français et l'intelligence française d'aujourd'hui créent de bon et de grand, nous voulons aussi le sentir nôtre, le consacrer au Christ, le faire orthodoxe.

“Notre action religieuse ne se limite pas à un pays. L'orthodoxie française peut offrir une langue commune aux divers groupes ethniques orthodoxes. Elle peut ainsi travailler dans le sens de cette œcuménicité et de cette catholicité que tant d'âmes désirent aujourd'hui.

“Le grain de sénevé est la plus petite de toutes les semences, dit l'Evangile (Matthieu XIII, 32). Mais l'Evangile ajoute que le grain de sénevé peut devenir un arbre où viennent nicher les oiseaux du ciel. Dieu voudra-t-il donner la croissance à notre grain de sénevé ?

“Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que nous devons travailler à nous rendre moins indignes d'une telle croissance. Sans nous opposer à d'autres, sans nous mettre en avant, nous devons chercher dans l'humilité et la charité le Royaume de Dieu. Nous devons tendre à ce que, aux yeux de ceux qui découvrent l'orthodoxie, ce mot devienne synonyme de deux grandes choses : croire en Jésus-Christ, vivre en Jésus-Christ.”<sup>5</sup>

<sup>5</sup> Cf E. Behr-Sigel, *op.cit.*, pp. 199-201, qui donne le texte intégral.

Prophétique, en même temps sobre et équilibré, ce texte frappe par la clarté, la profondeur et l'amplitude de la vision ecclésiale qui s'y exprime à propos d'un événement en apparence modeste.

Après ces débuts à la fois difficiles et brillants – elle rassemble une élite de jeunes théologiens aux dons et aux charismes divers – la jeune paroisse française connaît un temps de grâce mais qui, hélas, ne durera pas.

### **Une première crise**

En 1931, pour échapper aux sanctions que risque de prendre contre lui, évêque d'une Eglise orthodoxe pauvre mais libre, le patriarcat de Moscou, sous la pression du gouvernement soviétique, le métropolite Euloge décide de se placer sous la protection du patriarcat œcuménique : une décision peut-être contraire à la lettre des canons ou du moins discutable mais qui préserve la liberté et l'unité, malgré quelques défections, du troupeau dont il est responsable. Par rigueur canonique – une rigueur quelque peu abstraite – et attachement à l'Eglise-mère persécutée, une minorité de fidèles, parmi lesquels Eugraph et Maxime Kovalevsky, Vladimir Lossky avec la majorité des membres de la confrérie Saint-Photius décident de rester sous la juridiction de Moscou. Le père Lev Gillet et la paroisse française suivent le métropolite Euloge dont cette dernière tient sa légitimité canonique. Elle se trouve ainsi privée d'une partie importante de ses éléments dynamiques. L'amitié personnelle demeure. Mais dans le climat ecclésiastique tendu de l'époque toute collaboration institutionnelle est devenue impossible.

La paroisse survit pourtant à cette saignée. En la personne de Léonide Khrol, futur recteur de la paroisse orthodoxe de Montauban, le père Lev trouve un nouveau collaborateur dévoué. Une française, madame Marguerite Zagorovsky, épouse du futur marguillier de la cathédrale Saint-Alexandre-de-la-Néva, assume un véritable ministère diaconal auprès des paroissiens souvent très démunis. L'atmosphère de la communauté est chaleureuse et fervente. Les prédications inspirées du père Lev Gillet y attirent de jeunes intellectuels russes et français, en quête de spiritualité : la romancière Nadejda Gorodetzky qui y amène Vsévolode de Voght et Marcel Péguy, fils du poète Charles Péguy, animateurs tous deux d'un cercle littéraire, le Studio franco-russe, des étudiants en théologie protestante tels le futur oratorien père Louis Bouyer, promoteur après la Deuxième Guerre mondiale du dialogue théologique orthodoxe-catholique, Valentin de Bachst, d'origine luthérienne et balte, qui ordonné prêtre orthodoxe, deviendra l'aumônier itinérant des orthodoxes russes disséminés à travers l'Hexagone.

### **La fin**

En 1938, le père Lev Gillet, avec l'autorisation du métropolite Euloge, s'installe à Londres au service d'une œuvre d'assistance aux Juifs qui, victimes de la persécution nazie en Allemagne ou en Autriche affluent en Grande-Bretagne. La Deuxième Guerre mondiale le sépare de la paroisse française dont il est resté le père spirituel. Elle ne survivra pas à l'exode parisien de l'été 1940 où disparaît le père Georges Jouanny, successeur du père Lev dans les fonctions de recteur. Aux prises avec d'autres soucis pendant et immédiatement après la guerre de 1939-1945, le métropolite Euloge néglige de lui nommer un successeur. La petite flamme de l'orthodoxie francophone n'est préservée qu'au sein d'une petite paroisse du patriarcat de Moscou rassemblée dans le Quartier latin autour de Vladimir et Madeleine Lossky, de leurs enfants et amis. Au sein du diocèse fondé par le métropolite Euloge, une communauté de langue française renaîtra seulement un quart de siècle plus tard sous la poussée d'une nouvelle génération.

Prématurée, trop volontariste, sans assise sociale suffisante, la création de la première paroisse orthodoxe française s'est-elle soldée par un échec ? On peut être tenté de le penser. Mais je crois profondément qu'on aurait tort. Par et à travers elle, des idées ont été lancées, des graines ont été semées. Elles ont levé plus tard, parfois mêlées à l'ivraie (Mat 13, 24-36). Gardons-nous cependant, en voulant extirper celle-ci de "déraciner avec elle le blé". Il nous appartient, en la dégageant de sa gangue de romantisme et de triomphalisme juvéniles – comme le fit le père Lev Gillet – de recueillir et d'actualiser l'intuition juste et profonde des jeunes bâtisseurs des années 1920-1930 : leur vision d'une orthodoxie ouverte, dynamique, dans la fidélité créatrice à la foi des Pères de l'Eglise orthodoxe comme communion d'Eglises-sœurs ayant chacune son visage propre modelé par l'histoire, marqué par le terreau culturel où est tombée la graine unique de l'Evangile ; Eglise en même temps universelle, transcendant les frontières ethniques et nationales, Eglise *catholique* au sens profond du terme.

Du petit manifeste de 1928 – synthèse épurée d'un bouillonnement d'idées –, retenons l'invitation à créer ou plutôt à restaurer sous le souffle de l'Esprit une "orthodoxie occidentale". Appel non à une reconstitution archéologique mais à un ressourcement, non à un prosélytisme mais à un témoignage, à l'invitation d'une nouvelle solidarité entre l'Orient et l'Occident chrétiens, par l'intégration de leurs richesses spirituelles complémentaires, l'effort commun indispensable pour répondre aux défis de la modernité. Que l'Esprit saint soit, sur cette voie, notre inspirateur et notre guide !

---

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Rédaction : Jean TCHEKAN		SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Serge TCHEKAN	France	210 F	430 F
Olga VICTOROFF	Autres pays	240 F	550 F
Commission paritaire : 56 935		c.c.p. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	

---